



Philosophe, psychanalyste et écrivain féministe, Julia Kristeva ne cesse d'interroger l'Homo linguisticus, l'être parlant que nous sommes tous fondamentalement. Sa réflexion sur l'évolution de nos sociétés et « la profonde crise de civilisation » l'amène à penser la nécessité d'une révolte, non comme nouvelle forme d'engagement, mais comme une reconstruction de soi, de la mémoire et du

sens, et à alerter sur des révolutions digérées ou marginalisées par le spectacle. Dans son dernier ouvrage, « Pulsions du temps », recueil de textes écrits sur l'actualité des dernières années, elle répond aux questions politiques et anthropologiques que pose la mondialisation marchande.

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR JÉRÔME-ALEXANDRE NIELSBERG

JULIA KRISTEVA

Aujourd'hui, la politique, devenue ma se « communique par la pauvreté de

HD. Votre dernier livre, « Pulsions du temps », est organisé comme un almanach marquant les grands moments de votre biographie intellectuelle. Est-ce déjà l'heure des bilans ?

JULIA KRISTEVA. Serait-ce la pratique de la psychanalyse, celle de l'écriture, ou bien ce que j'appelle dans ce livre un « érotisme maternel » : je ne suis pas encore à l'heure du bilan. Mais le temps est mon personnage principal. Pourquoi ? Jamais le temps n'a été aussi fermé, sans alternative et sans projet, comme il est aujourd'hui, en ce monde d'austérité et de mensonge. Et jamais il n'a été aussi disponible : ouvert à l'infini de la mémoire humaine par un clic sur la Toile, photographié de la naissance à la mort des étoiles par des télescopes géants. Pourtant, il suffit qu'un événement rencontre notre expérience intérieure, et qu'une initiative singulière surgisse, pour que le renouvellement advienne. Ces « maintenant », où l'anamnèse (récit des antécédents – NDLR) rejoint l'actualité, nous placent dans les pulsations du temps, ils incarnent la pulsion du temps. Le livre s'ouvre par un récit où je raconte comment je suis devenue une lettre. « La Nouvelle Revue française » a invité des écrivains dont le français est une langue d'adoption à réfléchir sur un mot français de leur langue maternelle.

J'ai choisi le mot « alphabet », « azbouka » en bulgare, et le souvenir des fêtes de l'alphabet slave où, enfant, je manifestais en arborant une lettre, je devenais cette lettre, me perdais dans la liesse, et me retrouvais cependant dans la discipline de l'écriture qui guérit de tout, y compris du communisme. Cette invitation éditoriale et mon texte ne pouvaient prendre tout leur sens qu'à l'heure de la globalisation, en 2012. Mais le souvenir d'enfance m'a renvoyée au rôle de l'étranger aujourd'hui, à l'écriture comme traduction, au citoyen européen comme sujet multilingue pour lequel l'identité n'est pas un culte mais une question.

J. K. Ma compréhension de l'identité française m'a été transmise par le mouvement des Lumières qui ne se réduit pas à la Révolution. L'universalisme abstrait et le nationalisme jacobin tendent à le faire oublier, mais comment ne pas reconnaître que la philosophie des Lumières s'enracine dans une érotique de la littérature, la pensée se faisant chair dans la langue française ! Dans sa polyphonie, dans sa « diversité » : « Diversité, c'est ma devise », écrit... La Fontaine. La refondation de l'humanisme qui nous manque aujourd'hui ne sera qu'une réévaluation permanente de cette diversité, et elle néces-

« L'extension du marché à tous les domaines de la vie, la réduction des réseaux familiaux, l'hyperconnexion et la simplification des communications tendent à réduire n'importe quel discours à l'univocité, le message devient unidimensionnel. »

HD. Vous êtes, comme vous venez de le rappeler, de naissance et de première culture bulgare. Et c'est à travers la littérature que vous avez découvert la France. Littérature que vous associez à notre « identité nationale ». On est loin de la définition politique de la nation, telle que léguée par la Révolution. Comment articulez-vous cette définition politique de la nation et votre conception de l'identité nationale ?

site des langages capables d'échapper à la banalisation pour tous... Les enquêtes que j'ai dû mener ensuite, aux États-Unis, en Chine, en Israël, en République tchèque, devaient donc confirmer cette vision de « l'identité nationale » culminant dans l'esprit des Lumières. En effet, la culture littéraire est en France un lieu privilégié de la pensée, domaine relevant en général de la philosophie et de la théologie. Les débats

sur la langue et le foisonnement des expériences littéraires sont devenus aussi un laboratoire de cette « exception française » qu'est la laïcité. Cet alliage, qui fait de la langue et de la littérature un équivalent du sacré en France, est unique au monde. Aujourd'hui encore, la « french theory », ce corpus de recherches théoriques au croisement de la philosophie, de la psychanalyse et des sciences humaines, et auquel on associe mon nom, puise aussi dans cette tradition-là. Dans cet esprit, mes enquêtes m'ont appris que le désir pour la langue française persiste, malgré le déclin bien connu de l'influence française, comme un désir de notre manière d'être au monde : expérience subjective, goût, modèle social et politique, etc. Le sens critique, cette « impudence d'énoncer » que Hegel saluait dans « le Neveu de Rameau » comme un trait distinctif de la « culture » en général et de la culture française en particulier, le droit de mettre en question les conventions tout autant que la mode « tendance » ou « politically correct », de gauche ou de droite, séduit les classes aisées dans les pays émergents. Savez-vous qu'en Chine, par exemple, si les enfants de ces nouvelles couches sociales vont dans des écoles où l'on parle l'anglais, ils vont dans des

« conscience de la parole » qui est en train de se fermer. Fermer cet espace revient à condamner la personne et le lien social à une virtualité insignifiante, qui débouche sur deux abîmes : le nihilisme désabusé d'un côté, le transcendantalisme intégriste de l'autre. L'extension du marché à tous les domaines de la vie, la réduction, l'étranglement des réseaux familiaux, mais aussi l'hyperconnexion et la simplification des communications

pris et intégré que l'homosexualité ne ressortit ni de la criminalité ni de la perversion. Mais, plus encore, cela signifie que si nous ne sommes pas « tous homosexuels », au sens du passage à l'acte homosexuel, chacun de nous reconnaît son propre homo-érotisme. Plus profondément que le principe d'égalité ou la compassion pour les discriminés, le citoyen du XXI^e siècle connaît son homo-érotisme et vote pour. En revanche, reste

« Contre le “sens unique”, nous avons demandé, en mai 1968, l’“imagination au pouvoir”. Aujourd’hui, une vraie “asymbolie” s’affirme et, sous l’apparence d’une croyance à l’image, c’est l’espace de la “conscience de la parole” qui se ferme. »

ont tendance à réduire n'importe quel discours à l'univocité, le message devient unidimensionnel. On communique par pauvreté de langage. Et les « éléments de langage » donnent un certain nombre de codes utilitaires supposés faire impression, calmer les angoisses, faire diversion mais ne donner ni solution ni espoir. Car les solutions sont nécessairement plurielles, l'espoir n'est concevable qu'à long terme, et tout cela est risqué. Or, la politique, devenue management, ne se risque pas à la pluralité du sens.

HD. Mais avant de nous voir, ici chez vous, nous avons échangé plusieurs courriers électroniques, si j'étais arrivé en retard, je vous aurais prévenu par SMS...

J. K. Je ne diabolise pas l'hyperconnexion, fabuleux outil d'information, rapide, réactif. Je dis seulement qu'elle n'est pas le miracle qui accouche du supposé nouveau citoyen surinformé, ultra-actif et surdoué de solidarité. J'attire l'attention sur l'aplatissement de l'expérience intérieure, l'amenuisement de la polysémie du monde contemporain, de cette polyphonie qui fait de chacun et chacune d'entre nous non pas un univers mais un « multivers ». Un profond changement anthropologique est en cours, dans lequel le « for intérieur » a de moins en moins de chances de se construire et de s'exprimer. Or, quand il ne peut pas s'exprimer, il tombe malade, il passe à l'acte, il devient violent ou, plus banalement, se robotise. La cure analytique, certaines formes d'art, l'écriture sont des lieux où les « multivers » peuvent encore se construire.

HD. Vous intervenez assez régulièrement dans le débat politique. Non pas dans le débat politicien mais sur le fond. Sur ce fond-là, comment analyser ce qui se passe autour de l'ouverture du mariage aux personnes de même sexe ?

J. K. Le climat qui s'est créé autour de l'ouverture du mariage aux homosexuels n'est pas propice à une prise de parole sereine et au dialogue. Cela dit et quoi qu'il en soit, cette loi est sur le point d'être votée. Il reste donc un gros travail à venir pour ressouder le corps social, ce que l'on espère d'un gouvernement socialiste, et surtout pour penser la mutation anthropologique dont l'ouverture du mariage est une des pièces. Deux pistes de réflexion. Si l'on en croit les sondages, la majorité des Français est favorable au mariage gay, ce qui veut dire que l'on a désormais bien com-

la grande question de la filiation et de la parentalité. Être père et mère, ce ne sont pas seulement des fonctions ou des principes, mais des expériences psychosexuelles. Il manque une vaste réflexion, personnelle et sociale, sur le sens et les métamorphoses de la parentalité. Comment je me situe dans la différence sexuelle et par rapport à ces deux expériences psychosexuelles très complexes que sont la paternité et la maternité ? Dans une famille recomposée par exemple, les substitutions-délégations-incarnations de la paternité et de la maternité deviennent multiples. La nouvelle humanité que nous sommes en train de créer sera peut-être meilleure que la précédente. Peut-être pas. Je parie sur l'apport des sciences humaines, de la psychanalyse, de la psychologie, de l'anthropologie, de la sociologie pour ouvrir ces questions. Ne les laissons pas aux politiques qui « gèrent la situation »... ★

agement, langage »

maternelles où l'on apprend le français. Plus encore, l'audace qui conduit à aborder le continent religieux lui-même avec des interprétations d'inspiration psychanalytique éveille aussi leur intérêt. L'École polytechnique de Shanghai envisage la création d'une Institution des cultures et des spiritualités européennes et chinoise, s'inspirant de nos travaux. « Pour que nos étudiants ne deviennent pas des kamikazes, lorsqu'ils rencontrent des conflits personnels et sociaux, dit le président de cette Polytechnique, il ne suffit pas de calculer, il faut problématiser, et c'est seulement chez vous qu'ils peuvent apprendre cet art de vivre. »

HD. Pour rester sur le terrain politique, comment la sémioticienne que vous êtes analyse l'apparition assez récente de l'expression « éléments de langage » pour désigner les « argumentaires », base de la communication publique ?

J. K. Ce qui menace dans les symboles du langage – écrivait Roland Barthes, un autre acteur de ces « pulsions du temps » –, ce n'est pas l'« unicité du sens », mais sa pluralité qui appelle une infinie capacité d'interprétation, et grâce à laquelle la vie psychique vit, revit, se révolte contre les dogmes, refonde les liens. Contre le « sens unique », nous avons demandé, en mai 1968, l'« imagination au pouvoir ». Aujourd'hui, c'est une véritable « asymbolie » qui s'affirme et, sous l'apparence d'une croyance à l'image, c'est l'espace de la



POUR SUIVRE LE DÉBAT

« Pulsions du temps », Julia Kristeva. Éditions Fayard, 2013. 28 euros.

« Où est le temps, existe-t-il encore ? Je vous propose d'ouvrir la question du temps. Jamais le temps n'a été aussi compact, uniformisé, fermé

comme il l'est désormais à la surface globalisée de l'hyperconnexion. Mais jamais non plus il n'a été aussi ouvert et multiple : incessant battement d'avènements, amorces, émergences, éclosions perpétuelles. Je retrouve ici des expériences singulières : dans l'érotisme maternel et dans celui de la foi religieuse, j'ose parier sur la culture européenne et sur l'humanisme à refonder, je découvre un destin de la psychanalyse en terre d'islam et en Chine. Je n'ai pas de réponses toutes faites et n'en donne pas une fois pour toutes. Je déplie des vérités hic et nunc telles que je les vis et les pense. Je vous présente mes compagnons de route : Antigone et Philippe Sollers, Jean-Jacques Rousseau et Jacques Lacan, Jackson Pollock et Émile Benveniste, Simone de Beauvoir et Thérèse d'Avila. Un livre sur la vérité découverte par le temps ? Plutôt une expérience du temps scandée par des événements, des étonnements, rebonds de surprises et de renaissances. »